Si M. Hugo a suivi cette route, M. Hugo s'est rangé parmi les auxiliaires d'une secte qu'il déteste peut-être, mais qu'il a servie.

Que cette assertion paraisse téméraire et paradoxale aux adorateurs du poète romancier, rien de si naturel ; qu'elle soit fondée aux yeux de ceux qui ne s'arrêtent pas aux beautés de l'art, soulevant les magnificences qu'il peut offrir pour examiner ce qu'elles couvrent, voilà la question.

Je ne tenterai pas ici d'examiner les drames de l'académicien ; je ne m'appuierai ni d'*Angelo*, ni de *Lucrèce Borgia*, ni de *Ruy-Blas*; je demanderai seulement au romancier compte de la philosophie de son œuvre capitale de *Notre-Dame-de-Paris*. Loin de nier les beautés de cette œuvre, envisagée au seul point de vue de l'art, je les constaterai, je les admirerai, mais avec restriction toutefois; car je ne sache pas que l'art soit chose si grande et si sainte qu'il commande le respect alors qu'il s'exerce aux dépens du beau moral, et alors qu'il se complaît à reproduire les laideurs du mal, les monstruosités de la passion. La lecture la moins attentive de ce livre montre tout d'abord que l'auteur, se livrant à un véritable tour de force, s'est proposé d'ennoblir la bassesse, d'embellir la laideur et d'avilir la grandeur. Permis sans doute à lui de tranformer *la Esméralda*, cette fille de la Cour des Miracles, en fleur de vertu ; de placer un cœur noble dans la monstrueuse poitrine de *Quasimodo* ; de changer *Phœbus* en truand et le truand en homme de la cour, puisque tout est permis aux poètes et aux romanciers ; mais est-il loisible au poète et au romancier de tracer le portrait de *Claude Frollo* ? c'est-à-dire de crier à l'humanité : " La passion est irrésistible et nécessaire, la fatalité dirige le monde, c'est le grand dieu devant lequel tous les autres baissent le front en tremblant. Qu'est-ce que l'archidiacre de Notre-Dame, sinon le jouet de la passion et du *fatum* ? Il est emporté, cet homme, à des crimes énormes, hideux, et par quoi, sinon par l'irrésistibilité de la passion ? Il lutte, mais contre qui ? Contre le destin.

Il est odieux au dernier point, ce prêtre, odieux dans tous ses détails, et cependant.... il a lutté encore une fois, il a prié, mais le *fatum*... ! La fille d'Egypte.. ? elle est pure entre toutes, et cependant elle est pendue..... Le *fatum* ! Phœbus... il l'aime cette fille et il la livre ; il en épouse une autre et il la tue .... Phœbus est innocent de tout cela.... le *fatum* ! Quasimodo... n'est-ce pas la vertu, le dévouement personnifié ? Quel est son sort ? le *fatum* l'a dévoué à la mort ; toujours le *fatum*.

Une religion quelconque est-elle possible devant le *fatum* ? Une morale quelconque est-elle possible devant le destin ? La fatalité n'est-elle pas la négation de la liberté humaine, et sans liberté que reste-t-il, sinon la nécessité de la passion ; l'homme appartient alors à tous ses instincts ; les suivre, les assouvir, voilà sa loi, loi semblable à celle qui dirige la brute. La moralité de la *Esméralda* sera celle de la chèvre ; la nature humaine se traînera dans le même bourbier que le plus immonde des animaux et sans remords et avec joie ; mais cette satisfaction des sens, mais ce sensualisme illimité, n'est-ce pas le bonheur auquel nous convie le communisme ? Dès lors, M. Hugo, en arrachant à l'âme sa liberté, en introduisant le *fatum* et avec lui la nécessité de la passion, ne rend-il pas un service signalé à cette cause détestable ?

Conséquent avec lui-même après avoir divinisé la fatalité, M. Hugo glorifie la courtisane ; non-seulement il la relève de son abjection méritée, mais il la pare de toutes les vertus ; et cette glorification est forcée. Une fois la nécessité de la passion admise, de quel droit la société dégraderait-elle la *Gitana* ? Le mariage, cette base fondamentale de la famille que la loi protège, n'est plus qu'une dérision. Dans le fait, comment et pourquoi le mariage quand autre chose suffit ? Fourier a compris toute cette logique, et Fourier avait tracé dans le phalanstère d'une main sûre les lois dérivant de la fatalité de la passion. Cabet, dans son Icarie, n'a pas fait autre chose. La *Esméralda* transforme le mariage, même celui de la Cour des Miracles, en une poterne par laquelle elle sauve Gringoire. Phœbus en fait une formule qui l'enrichit. Rien que de logique en tout cela !

En face du destin, quelle sera la société que le monde arrivé à la sénilité pourra fonder ? Aucune autre que celle inventée par les communistes ! Avec le dogme de la fatalité l'esprit de dévouement s'éteint. Livré aux désirs effrénés de ses sens, uniquement destiné à satisfaire leurs ardentes exigences, l'homme, s'il résiste aux appels de ce bonheur final, n'est plus qu'un idiot. Quasimodo mourant accroché au cadavre d'Esméralda ; s'il ne résiste pas, dès lors la terre ne présente plus qu'une lutte incessante, les passions se ruent les unes contre les autres, se combattent et se déchirent comme les bêtes féroces, et ne trouvent de repos que dans la mort : *Claude Frollo* précipité des tours de Notre-Dame par la force brutale.

M. Hugo, en écrivant *Notre-Dame-de-Paris*, n'a point eu la pensée d'ouvrir la porte aux dégoûtantes rêveries de Fourier, soit. Artiste, il s'est posé un problème à résoudre, l'impossible à réaliser ; un tour de force à exécuter, absolument comme M. Poitevin le jour où il inventa de fendre les airs sur une antruche. M. Hugo, pour faire passer son impossible, a entassé beautés artistiques sur beautés artistiques. Je le reconnais, je pourrais le contester ; je ne l'entreprends pas. Mais qu'importe, il a paré son œuvre de pierres précieuses : mais son mannequin ne cesse pas pour cela d'avoir sa philosophie, et cette philosophie n'est autre que la négation de la liberté humaine, n'est autre que la fatalité de la passion, n'est autre que la pensée dogmatique du communiste.

MÉLANGES RELIGIEUX.

MONTREAL, MARDI 20 MAI 1851.

Première Page :—Causes et remèdes du mal social.—Variétés :—Les romans et le communisme.

Feuilleton :—Le Montagnard ou les Deux Républiques—1793-1848—(Première Partie sur 1793,—(Suite.)

☞Plusieurs articles, éditoriaux et autres, sont ajournés faute de place.

NN. SS. les Evêques de Bytown, de Carrha, de Montréal et de Martyropolis, sont arrivés dimanche matin de Québec, les deux premiers étant repartis ce matin pour se rendre à leurs siéges respectifs.

Nouvelles de Rome.

On lit dans l'*Univers* :—Nous avons des lettres de Rome du 20 avril.

Notre correspondant nous écrit qu'il arrive de l'office pontifical à Saint-Pierre et qu'il a assisté à la grande et solennelle bénédiction *urbi* et *orbi*.

Les espérances qu'avait fait concevoir la cérémonie du dimanche des Rameaux ont été non-seulement réalisées, mais de beaucoup dépassées. Il faudrait remonter bien loin pour trouver une telle affluence. On nous assure que deux jours avant Pâques il y avait 54.000 passeports déposés à la police. A toutes les fonctions de la grande semaine, le concours a été immense. Le Lavement des pieds, la Cène, la *Miserere*, les offices du jeudi et du vendredi saints, se sont accomplis au milieu d'une assistance innombrable, et que les lieux où s'accomplissaient ces magnifiques cérémonies ne pouvaient contenir.

Le jour de Pâques, toute cette immense multitude est allée se ranger autour du tombeau des saints Apôtres, dans l'immense basilique de Saint-Pierre, pour assister à la messe solennelle célébrée sur ce tombeau par le Vicaire de Jésus-Christ. Quel beau, quel sublime spectacle ! Quand les trompettes ont annoncé l'élévation de la sainte Hostie, quand surtout cette sainte Hostie s'est avancée du pied de l'autel pour aller trouver le Souverain Pontife, à genoux, les mains jointes, sur son trône et attendant son sauveur et son maître, au milieu des rois et des princes de la terre, le front dans la poussière ; des représentants de tous les souverains du monde, prosternés devant cette majesté invisible ; des princes de l'église, des patriarches, des archevêques, des évêques en adoration ; au milieu des armes inclinées devant ce Dieu caché, de tout l'univers représenté par cette foule attentive, recueillie, en silence et en prières ; oh ! alors, on a senti toute la grandeur, toute la divinité de l'Eglise, toute la puissance, toute la force de cette institution qu'il faut appeler divine, puisqu'elle est certainement au-dessus de l'ordre naturel ; et toute la misère de ces aveugles qui s'en vont criant que l'Eglise se meurt, que l'Eglise est morte.

L'Eglise se meurt ! l'Eglise est morte ! Quelle est donc cette voix qui s'élève du fond du balcon de Saint Pierre ! Quels sont donc ces bras qui s'étendent, qui s'élèvent vers le ciel, qui pressent sur un cœur brûlant toutes les générations humaines ! Quelle est cette main qui bénit la ville et le monde, et sous laquelle la ville et le monde s'inclinent, tressaillent et sentent circuler dans leur sein une nouvelle flamme, une nouvelle vie ! Voyez le roi de Bavière, la princesse de Saxe, le corps diplomatique, le Sacré-Collége, les illustrations de la naissance, de la science, des des arts, la foi, l'incrédulité, l'indifférence, une foule composée de cent mille personnes venues de tous les coins de la terre, de toutes les races, de tous les costumes, riches, pauvres, grands, petits, tout ce monde est prosterné ! Le général français, à la tête de ses invincibles légions, abaissant la fierté de ses armes et s'inclinant sous cette main desarmée. Puis, entendez le bourdon de Saint-Pierre s'unir à la foudre du Château Saint-Ange, et un *Amen* sorti de cent mille bouches en réponse aux invocations de ce vieillard.

Pour ceux qui avaient vu en 1849 le même jour profané par les rites illégitimes de la révolte ; qui en 1840 avaient vu la grande basilique vide de ses pompes séculaires, le balcon de Saint-Pierre muet, pour ceux-là le jour de Pâques de 1851 a été un grave et solennel enseignement, une glorification nouvelle de la sainte Epouse de Jésus-Christ, une révélation de l'avenir, une douce, une immense espérance ; une preuve nouvelle de l'infaillibilité de cette promesse que la coupole de Michel-Ange porte dans les airs : *Tu es Petrus et super hanc petram ædificabo Ecclesiam meam et portæ inferi non prævalebunt adversus eam.*

Nous ne voulons entrer dans aucun autre détail sur les grandes cérémonies de la grande semaine. Nous le répétons, elle a été plus belle plus recueillie, malgré une affluence beaucoup plus grande, plus brillante que par le passé. Le Saint-Père en a supporté les fatigues avec un courage incroyable. Il n'a pas voulu omettre la plus petite partie de ces rites si beaux. Sa grande piété, ce recueillement angélique, cette douce majesté qui lui est venue du ciel, cette beauté de la voix, cette grâce incomparable n'ont cessé de faire l'édification et l'admiration de toute cette multitude qui emporte de Rome et de son saint Pontife l'idée la plus grande, la plus douce et, espérons-le, la plus salutaire.

La semaine-sainte, que nous pourrions appeler romaine, n'a été ni moins consolante ni moins fructueuse. Toutes les église ont été fréquentées ; les discours sur la Passion, les trois heures d'agonie de Notre Seigneur, les heures de la sainte Vierge et une foule d'autres exercices que pratique la dévotion des Romains, ont été suivis avec la plus louable assiduité. Les tombeaux ont été visités par un concours immense.

Ouverture de la Grande Exhibition de Londres.

Nous traduisons de la lettre d'un correspondant du *Willmer and Smith's European News*, le compte-rendu qu'il donne en ces termes de la grande solennité industrielle du 1er Mai :

" Après plusieurs jours d'agitation durant lesquels la curiosité publique avait été poussée à son comble, le matin de jeudi, jour fixé pour l'ouverture de la Grande Exhibition industrielle de toutes les nations, s'annonça sous les plus favorables auspices. Le jour précédent il y avait eu pluie et grêle avec température froide; mais le glorieux 1er mai fut à peine obscurci d'un seul nuage,—et, à midi, lorsque la Reine monta les degrés du trône, le vif éclat du soleil ne laissa plus rien à désirer. Les arrangements étaient parfaits en autant qu'ils peuvent dépendre de l'homme ici-bas ; et je suis content de dire que la journée s'est passée sans que j'aie entendu parler d'un seul accident. Je rencontrai en entrant dans Piccadilly, à neuf heures du matin, une file de voitures qui se prolongeait du lieu de l'Exhibition à l'extrémité Est de *Longacre*, l'espace de deux bons milles, et la même chose se remarquait à l'Ouest, au Nord et au Sud.

Etant assuré de cette occurrence, je mis pied à terre, et m'acheminai dans Hyde Park par la porte des Commissaires sans le plus léger encombre. La beauté de la scène au premier aspect était extraordinaire. Déjà presque tous les siéges étaient occupés ; mais un membre du Parlement, qui étalait à l'exhibition, eut l'idée de faire coterie dans le département des Tunisiens ; j'y fus admis, et je vis tout le cérémonial de l'inauguration du lieu le plus favorable au point de vue. La multitude afflua sans interruption jusqu'à la fin ; et, à 11½ heures, mon attention s'attacha aux merveilles renfermées dans cette enceinte, et j'entendis de l'extrémité ouest le grand orgue, dont la voix se prolongeait en sons variés à travers la masse des produits et des objets de fabrique anglaise, tandis qu'à l'extrémité est on apercevait l'aigle Américaine fière de sa position élevée au-dessus de l'inscription hardie qui marquait la place destinée aux productions des Etats-Unis :—de longues files de dames accompagnées d'officiers et d'autres messieurs, remplissaient l'enceinte au-delà, et, de quelque côté que l'œil se dirigeât, il y avait toujours à voir quelque objet étonnant de la nature ou de l'art : le *tout ensemble* était aussi d'un effet des plus beaux.

La Reine arriva à midi précis, saluée à son entrée d'un applaudissement vif et prolongé. Elle prit place sur un siége dominant une plate-forme surmontée elle-même par un sofa bleu élégant mais large et orné de plumes; à sa gauche était le Prince Albert. Ils étaient accompagnés du Prince de Galles et de la princesse Royale. Le cercle de la cour était au complet et formait un tableau qu'on ne saurait jamais oublier. La Reine avait une apparence remarquable. Elle portait l'insigne de l'ordre de la jarretière, une toilette de brocard mêlecheté, tissu d'or. Le Prince avait un air de bonheur et de fierté calme. Le Duc de Wellington, qui ce jour-là atteignait sa quatre-vingt-deuxième année, était sur les lieux depuis environ deux heures, et les commissaires et tous les officiers de la maison royale environnant le trône présentaient une scène d'une splendeur extraordinaire. L'hymne national fut chanté, et la musique produisit l'effet le plus ravissant dans l'édifice de verre. Le Prince Albert se présenta devant la Reine avec les commissaires, et lut leur rapport conformément au programme qui avait été publié. Je ne pus saisir les tons de voix de la Reine pendant qu'elle lisait sa réponse, à raison de l'endroit où j'étais placé, mais le fait est que toute voix humaine se perd dans l'immense construction. L'archevêque de Cantorbery fit alors la prière d'inauguration, laquelle fut accompagnée de l'*Alleluia* en chœur de Handel, sous la direction de Sir Henry R. Bishop. L'effet de cette exécution fut saisissant, et les voix des choristes atteignaient en effet à la plus haute perfection. Il se forma alors une procession dont le composé était d'un caractère fort intéressant. Les hérauts de l'état précédant MM. Paxton [inventeur du palais de cristal], Fox et Henderson [les contractants] ouvraient la marche. A leur suite venaient tous les officiers concernés dans l'erection de la bâtisse ; après ceux-ci les commissaires au service de l'étranger ; et la chose la plus singulière à voir était la variété de tous les costumes que portaient les hommes capables et d'une forte intelligence de tous les points du globe. Venaient ensuite les Commissaires Royaux parmi lesquels je remarquai M. Cobden, vêtu d'un surtout noir. Le vénerable Duc de Wellington suivait, marchant tout à côté du Marquis d'Anglesea ; tous deux furent bruyamment applaudis. Les ambassadeurs étrangers, entre lesquels M. Lawrence paraissait avec un grand avantage à raison de son âge et de son air imposant, venaient ensuite, puis les ministres de Sa Majesté, précédés par Lord John Russell. Ceux-ci furent salués bruyamment ; et, en dernier lieu, la Reine et le Prince Albert, conduisant l'une le Prince de Galles, l'autre la Princesse Royale, fermaient la procession avec les hôtes royaux de Prusse reçus au Palais, et les dames de leur suite. La procession s'avança d'abord dans la nef Britannique, ou de l'ouest, et alors, retraversant l'espace, se dirigea vers l'extrémité est consacrée aux Etats-Unis, et à chaque mouvement de nouvelles acclamations s'élevaient ; la musique de différents orgues la saluaient à son passage, et, de cette manière, chaque spectateur dans l'édifice était en état de voir chacun des membres du cortége. La Reine annonça alors "l'ouverture de l'Exhibition," et les trompettes se joignant à l'artillerie apprirent cet événement à la multitude innombrable qui stationnait au dehors. L'assistance entière se leva pour applaudir comme signal du départ, et fit entendre une suite d'acclamations de joie assourdissantes, et la cérémonie se termina par la retraite de la Reine, qui retourna au Palais de Buckingham de la même manière qu'elle en était venue. La foule qui remplissait le Parc était innombrable. Je regardais à travers les fenêtres de cristal, et il y avait une mer de têtes dont j'étais environné de tous les côtés. Chacun paraissait de belle humeur, et toutes les craintes superstitieuses de trouble qui avaient pris naissance dans l'imagination de quelques personnes étaient complétement démenties. Jamais un aussi grand spectacle ne fut inauguré avec autant d'ordre et de tranquillité, en présence peut-être d'un demi-million d'hommes.

Après la sortie de la Reine, la compagnie commença à circuler. Peut-être vos lecteurs voudront-ils me suivre à distance dans mon tour rapide à travers les classifications diverses de l'Exhibition. Les premiers objets qui dès l'entrée frappent le visiteur, soit au nord soit au sud de l'enceinte, ce sont deux magnifiques portes se déployant sur la largeur, au-delà desquelles il se trouve, au centre de l'édifice, au milieu des statues, des palmiers, des fontaines, d'arbrisseaux des tropiques, de représentations équestres en saillies, enfin, au milieu d'une multitude infinie d'objets dont chacun est disposé avec le plus grand art. Le long de la nef, aussi bien vers l'ouest que vers l'est, se présente une rangée de statues gigantesques de marbre, de fer, de bronze de zinc, celles-ci étant d'un travail très remarquable. L'objet sur lequel s'arrête d'abord à peu près toute votre attention est le diamant Koh-i-noor, enfermé dans une puissante cage de fer, richement dorée ; et, d'après une disposition ingénieuse, ce joyau de prix, qui est placé sur un petit piédestal, disparait de lui-même quand vient la nuit, et descend dans le solide tiroir en fer qui est au-dessous et sur lequel s'ajuste le couvercle : il est donc en parfaite sûreté la nuit comme le jour. Des flots de spectateurs tournent à l'entour de ce diamant pour en admirer la grosseur et l'éclat. Dans toute la longueur de l'édifice, au milieu de la nef, sont un nombre incalculable d'objets dignes d'admiration que relèvent l'aspect des statues. On y voit des reproductions de ponts et de villes, tous d'un fini parfait, entre lesquels se distingue au premier rang un modèle de Liverpool. Il s'y trouve aussi des télescopes énormes, des modèles exquis en mécanique, de petites chapelles exhibées par rapport au vitrage dont elles sont ornées, la fontaine d'Acis et de Galatée, les statues Américaines de l'Indien Blessé et de l'Esclave Grecque, la statue de Shakespeare et la fontaine de cristal creusée au centre de l'édifice, le tout formant un coup-d'œil dont la magnificence étonne. Peut-être le monde entier n'offrit il jamais un pareil assemblage d'objets attrayans tels que ceux seulement qui garnissent le milieu de l'allée.

J'étais sous l'impression que les articles venant des Etats-Unis n'occuperaient comparativement qu'un petit espace, d'après les données fournies qui attestaient qu'ils avaient demandé un plus large espace qu'ils ne pouvaient remplir. Grâce aux efforts de M. Riddle, la place qui leur était destinée a été toute occupée, et quoiqu'elle ne soit pas encombrée à

---

devrait se méfier de son ombre, du pavé sur lequel il marche, du mur contre lequel il s'appuie, car il y a toujours à la piste un traître avec la figure d'un mouton. Et je trouve à deux des nouveaux venus des figures de mouton. Si tu m'en crois, Crépeaux, ayons l'œil ouvert au premier signe.

J'allais vous faire la même proposition.... Est-ce que tu n'as pas entendu du bruit ?

Je crois qu'oui.

Tous deux, par un mouvement rapide, glissèrent leurs deux pistolets dans les poches de leurs vestes, et écoutèrent.

C'est M. le marquis, fit Baptistin un instant après, et il alla ouvrir.

C'était en effet le marquis de Savernay. Deux hommes l'accompagnaient.

Les événements sinistres qui se succédaient n'avaient pu ajouter une ride à son front vénérable. La fatigue et les veilles n'avaient point épuisé son corps. C'était une verte et énergique vieillesse que Dieu donne à ses élus.

Toujours à ton poste, mon vieux Baptistin, lui dit le marquis en lui tendant la main. Et toi aussi, Crépeaux.

C'est mon capitaine, dit ce dernier, et je suis le soldat.

Bon capitaine, brave soldat, reprit le gentilhomme en s'arrêtant un instant devant les deux serviteurs respectueusement debout devant lui... Laissez-nous, mes amis Baptistin, tu connais la consigne ?

Baptistin et Crépeaux inclinèrent la tête. Pour eux, c'était dire : "Avant qu'on entre ici, on nous tuera tous les deux.

Nous avons laissé Obrice se dirigeant en toute hâte vers le palais de justice. Sa course fut si précipitée qu'il arriva tout haletant. Quoiqu'on fût au cœur de l'hiver, il suait à grosses gouttes.

Citoyen, lui dit le premier employé qu'il rencontra, quelqu'un a demandé avec instance tout à l'heure à te parler.

Où est cette personne ?

Dans la cour au bas du grand escalier.

Vas lui dire de monter de suite.

Oui, citoyen.

Obrice se mit à marcher à grand pas au milieu de la salle, et des mots entrecoupés s'échappaient de ses lèvres. Les mots de Savernay.... de bonheur de le tenir, un tumulte de pensées, enfin, se faisait comprendre.

Il était tellement absorbé par ses propres pensées qu'il ne vit pas qu'il n'était pas seul. Un homme, assis sur une chaise était occupé près du poêle. Cet homme du reste semblait occupé à se chauffer autant que l'autre à attendre. Ce devait être un employé du palais de justice. Sous son bonnet de loutre, coiffure généralement portée à cette époque, on voyait un certain luxe de cheveux roux. La chemise était convenablement débraillée ; un vieil habit noir des plus rapés complétait le costume, véritable accoutrement des gratteurs de papier.

Comme Obrice écoutait avec une attention fiévreuse le moindre bruit venu de dehors, l'employé eut pu continuer à l'observer tout à l'aise s'il ne se fut mis fort tranquillement à un travail d'écritures. Il releva la tête, en réinstallant sur son nez une paire de lunettes et dit à Obrice :

Tu ne te chauffes pas, citoyen ?

Celui ci fit un bond sur lui-même, il se croyait seul. Mais au même moment la porte s'ouvrit. Obrice laissa échapper un cri de joie, saisit par le bras l'homme qui venait d'entrer et l'entraîna dans une pièce voisine. L'employé avait tourné la tête et les avait suivis des yeux. Malheureusement le greffier en chef du tribunal entra simultanément. L'employé se remit aussitôt à son travail et parut concentrer toutes les forces de son intelligence.

Eh bien ! citoyen, lui dit le greffier en s'approchant de lui, ce travail avance-t-il ?

Je viens de le terminer à l'instant, lui dit l'employé en lui tendant une longue feuille de papier.

Bah ! déjà !.... Tu es expéditif. Voyons, comment t'en es-tu tiré.... Très bien !... très-bien... je suis content de toi l'ami. Ce travail te sera peut-être plus utile que tu ne penses ; attends, je vais le remettre de suite au citoyen Fouquier qui t'attend. Je lui glisserai en le lui donnant quelques mots d'éloges à ton endroit, et il serait très-possible qu'il t'attachât définitivement à son cabinet. J'ai de l'influence ; je te pousserai. Attends-moi ici, je vais porter ton travail et tu sauras de suite si nous avons réussi. Tu feras ton chemin, je te le prédis ; c'est dommage que tu commences si tard.

Je n'ai pas d'ambition, dit l'employé.

Le greffier sortit.

L'employé resta un instant immobile sur sa chaise, regardant et écoutant avec cette tention attentive de tous les muscles du visage ; puis, avec une vivacité qu'on eut été loin de soupçonner en lui, il alla vers le cabinet, en ayant soin d'étouffer le bruit de ses pas.

Ce n'était plus le même homme apathique et courbé ; ses yeux étincelaient. Il colla son oreille contre la porte et resta ainsi quelques secondes. Son visage avait une expression de fixité inquiète et douloureuse tout à la fois. Tout autour de lui un grand silence.

Je n'entends rien, dit-il,.... des mots... des mots dont je ne puis trouver le sens.

Il se pencha d'avantage sur la porte. Ses mains étaient croisées sur sa poitrine ; on eut dit qu'il voulait arrêter les battements de son cœur. Tout-à-coup sa bouche s'entr'ouvrit, et les prunelles de ses yeux lancèrent des étincelles : Oh ! j'entends... j'entends.... murmura-t-il d'une voix sourde ; merci, merci, Seigneur !

Et sans que le reste de son corps changât de position, ses mains se joignirent par un sentiment instinctif de reconnaissance envers Dieu. Et puis ses lèvres murmurèrent en les répétant machinalement les mots qui arrivaient à son oreille :

" Ce soir.. les... principaux... doivent... se " réunir... si... tu... veux... tu... les... prendras " tous... d'un... même... coup... de filet.."

Oh ! lâcheté ! lâcheté ! trahison, dit-il. Et il se courba plus attentif encore. L'incendie eut dévoré la salle dans laquelle il se trouvait qu'il n'eut pas bougé. Il écoutait... il écoutait toujours.

Quel peut être cet homme qui connait tous nos secrets. Il me semble que j'ai déjà entendu cette voix... où donc ? mais où donc l'ai-je entendue. Tout-à-coup une idée subite lui vint. Il se redressa, et comme un voleur fait la nuit pour ouvrir une porte sans bruit, il posa tout doucement une de ses mains sur la clef, la fit tourner lentement dans la serrure jusqu'à ce qu'il l'eut ramenée à la position verticale, puis il la retira. Tout cela fut fait avec tant de précaution, tant de silence, qu'une mère qui eut été dans ce cabinet à veiller son enfant malade n'eut rien entendu. Aussitôt que la clef fut retirée, un petit jet de lumière passa par le trou de la serrure, l'employé passa son œil sur ce trou, et au bout de quatre secondes releva la tête :

Oh ! maintenant, murmura-t-il à voix basse je le reconnaîtrai partout ; il y a un signe indélébile sur son visage.

Il ne pouvait s'arracher de cette porte.

Dans le même moment, une horloge lointaine sonna trois coups.

Trois heures, dit-il ; pourvu qu'ils puissent tous être prévenus avant ce soir !

Et il s'élança vers la porte. Au moment d'en atteindre le seuil, il se retourna, et tendant vers le cabinet une main que la colère amassée au fond de son cœur rendait tremblante :

Traître ! dit-il d'une voix qui s'infiltrait à peine entre ses dents serrées, tu ne jouiras pas de ta trahison ! et fasse le ciel que nous ne nous retrouvions jamais tous deux, car je t'écraserai comme un reptile !

(A continuer.)